

LE THÉÂTRE

ABONNEMENT ET VENTE :

24, Bd des Capucines. — Téléph. : 242-49

PUBLICITÉ :

C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 112-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

PARIS : 1 an 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr.
ÉTRANGER (Union postale) 1 an 52 fr.



Photo Reutlinger.

M^{lle} RÉJANE



*Je me fais blanchir
chez Charvet*



....Et moi aussi



Photo P. Berger.

M^{ME} GUIONIE
DU THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE
Rôle de *Violette*. — *LA TRAVIATA*

LE THÉÂTRE

N° 140

Octobre 1904 (II)



Photo Mathieu-Deroche.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

LE GRILLON

Dot. — Mlle Sylvie

LA QUINZAINÉ THÉÂTRALE



Le Théâtre-Français a repris, ou plutôt « remis au répertoire », *le Demi-Monde*, d'Alexandre Dumas, qui n'avait pas été joué depuis cinq ou six ans, c'est-à-dire depuis que Worms avait pris sa retraite. *Le Demi-Monde* est la troisième pièce de Dumas, et il semble qu'il y ait consacré une plus grande somme de travail qu'aux deux précédentes. Il avait écrit *la Dame aux Camélias* en vingt-cinq jours — c'était œuvre de jeunesse, conçue et exécutée dans la fièvre de la vingtième année; — *Diane de Lys*, pièce intéressante mais incomplète, lui avait pris six semaines de son temps. Il est vrai que ces deux pièces avaient un roman préalable pour point de départ; il mit une année à écrire *le Demi-Monde*. La première représentation date du 20 mars 1855. La pièce qui parut alors très hardie, très osée, fut qualifiée de chef-d'œuvre par les arbitres de l'époque.

L'auteur avait non seulement écrit une œuvre intéressante, mais il avait créé un mot pour exprimer l'existence d'une société intermédiaire, qui se plaçait entre le vrai « monde » et le « monde de la galanterie », catégorie de demi-nuance que fort ingénieusement il qualifia de demi-monde. Ce mot a reçu aujourd'hui ses lettres de grande naturalisation. Il s'est consacré par le consentement unanime, et entrera certainement dans le dictionnaire... le jour où aura disparu, ou à peu près, dans la confusion générale des « classes », la variété d'histoire naturelle sociale qu'il sert à désigner plus particulièrement.

La pièce destinée, jadis, à la Comédie-Française, bifurqua vers le Gymnase. Après trente ans, elle est revenue au domicile d'origine, où elle a paru absolument inoffensive, presque naïve, et le diable s'étant fait ermite, par l'action du temps, est entré, comme chez lui, dans le répertoire classique. Ce qui reste aujourd'hui du *Demi-Monde*, c'est simplement une pièce bien faite, intéressante, qui a pris sa patine d'époque, agrémentée de beaucoup d'esprit, d'un esprit qu'il faut accepter comme étant celui du milieu du siècle dernier, pour trouver qu'il n'a pas trop vieilli. C'est encore bien, qu'après cinquante ans, on trouve là mieux qu'une ruine.

L'intérêt de cette reprise était surtout dans les parties nouvelles de l'interprétation : Le Bargy jouait, pour la première fois, le rôle complexe d'Olivier de Jalin. Sa manière se rapproche volontiers de celle de Dupuy, qui créa le personnage et le tint pendant bien des années. Mademoiselle Cécile Sorel faisait une sorte de début dans le répertoire moderne, par le rôle de la baronne d'Ange, l'un des plus difficiles qu'il y ait au théâtre. Elle y a été, d'abord, très élégante et admirablement habillée, ce qui, pour le personnage, est une première condition d'exécution; puis elle a détaillé le caractère avec un certain savoir-faire, en son tour astucieux et félin, avec ses retours de colère, ses réveils d'orgueil outragé, donnant ainsi la preuve d'un progrès d'autant plus réel que la comédienne n'était pas aidée, dans l'espèce, par les traditions du répertoire classique.

Aux Variétés s'est accomplie la résurrection de l'opérette, avec la reprise de deux succès fameux du répertoire musical des « Petits Maîtres », *Barbe-Bleue*, de Jacques Offenbach, l'opérette-bouffe dont le burlesque de parade confine à la folie, et *la Fille de Madame Angot*, l'opérette fine et délicate de Ch. Lecocq, qui voisine l'opéra-comique si étroitement qu'on peut les confondre. Ces deux opérettes ont retrouvé un solide regain de succès.

Pour *Barbe-Bleue*, il semble que l'effet se soit déplacé, et ait passé surtout du côté comique, grâce à trois interprètes d'une merveilleuse fantaisie : Baron, Prince et Mademoiselle Ève Lavallière. Baron est un roi Bobèche incomparable, d'un comique à outrance. Il a trouvé, dans ce personnage épique, une des plus étonnantes créations de sa carrière. Qui n'a pas vu Baron grave, comme un âne qu'on étrille, pince-sans-rire, philosophe, sceptique et bon enfant, paternel avec sa cour qui s'« incline » protocolairement, entre temps, s'« engueulant » avec la reine son épouse, cette bonne Clémentine, échangeant ensuite quelques aperçus politiques avec le comte Oscar..., qui ne l'a pas vu, dis-je, n'a rien vu ! Quant à Ève Lavallière, spirituelle et char-

mante, elle est exquise de gaieté, maîtresse absolue de son public, dans un genre qui est à elle et où elle est sans rivale.

Le succès a été moindre pour la reprise de *la Fille de Madame Angot* que pour celle de *Barbe-Bleue*, parce que cette opérette de Ch. Lecocq est plus connue de la génération actuelle que celle de Jacques Offenbach, qui n'a pas été représentée depuis bien des années. A propos de *la Fille de Madame Angot*, on a rappelé que ce chef-d'œuvre, car c'en est un, fut joué, presque par hasard, pour l'amour de Dieu, et qu'on y comptait si peu que Cantin, le directeur des Folies-Dramatiques, montait, en même temps que cette pièce, celle qui devait lui succéder. Comme a dit le poète latin, ou « à peu près » : les opérettes ont leurs destinées !

J'ai encore à vous parler de bien des choses, car la quinzaine fut fertile. A signaler d'abord, au Théâtre Antoine, un « spectacle coupé » très curieux, qui réalise de belles recettes. Celui-ci se compose de deux pièces exotiques : *Main de Singe*, qui vient d'Angleterre, un conte dramatique, sombre comme de l'Edgar Poë, rapidement conté et d'émotion poignante, qui vous prend aux entrailles; c'est signé Parker et Jacobs, et adapté par Robert Nunès; et *Discipline*, qui vient d'Allemagne, pièce de mœurs militaires, admirablement faite, d'une grande simplicité, mais curieuse par la spécialité de ses mœurs et le beau coup de burin de ses caractères. Cela se passe à la caserne, entre officiers de uhlands, sans un seul rôle féminin, et, cependant, l'intérêt ne languit pas une minute. *Discipline* a été, pour Signoret, l'occasion d'une création d'un caractère particulier, qui place ce comédien au premier rang. Cette figure du colonel de Ruch, vieil officier de cour, qui a fait toutes ses campagnes dans les antichambres du palais, aristocrate, nerveux, cassant, tyrannique, irritable, avec ses airs d'impertinence bienveillante, est dessiné de main d'ouvrier; l'artiste en double le relief par son interprétation à fleur de coin.

Ces deux pièces exotiques s'accompagnent d'un petit acte de fantaisie réaliste, *l'Asile de Nuit*, de Max Maurey, un artiste en l'art de peindre ces petits tableaux de genre, où il sème généreusement l'esprit de situation.

Le succès de ce spectacle me donne la vanité d'un succès personnel, car il vient à l'appui de la thèse que j'ai déjà souvent soutenue ici, à savoir que le public n'est pas aussi affamé qu'on veut bien le dire des pièces longues et fatigantes qui tiennent toute une soirée, et sont souvent plus vides qu'elles n'en ont l'air, parce qu'on les a étirées en plus d'actes qu'elles ne comportent, par une considération qui n'est pas toujours celle du désintéressement des auteurs.

Aux Bouffes-Parisiens, où la direction a changé de titulaire, on a joué une pièce posthume d'Émile Veyrin, *l'Embarquement pour Cythère*, comédie en quatre actes, en vers, qui n'est pas indifférente. C'est une œuvre de virtuosité délicate, écrite en vers ingénieux, riches de pensées et de forme, qui eût fait figure plus qu'honorable à la Comédie-Française. Elle semble un peu dépaycée aux Bouffes, où on attend toujours la musique, par « habitude » prise. Celle de la poésie suffira-t-elle, et cette œuvre, qui s'adresse à l'« élite » lettrée, trouvera-t-elle son public ? Autant de questions que la critique doit se poser et que l'avenir résoudra.

A l'Odéon, on a joué *la Déserteuse*, une pièce en quatre actes de MM. Brieux et A. Sigaux, la première, paraît-il, d'une série de trois pièces sur sujet analogue, les deux autres devant être prochainement représentées sur les scènes du Vaudeville et du Gymnase. Ce fut, à proprement parler, une course au clocher dramatique, où l'Odéon arriva bon premier. « Il y a des sujets de pièce qui, à certain moment, sont dans l'air, — a dit Émile Augier, — elles y voltigent comme des papillons; beaucoup étendent la main et les attrapent..., le succès sera au plus agile ! » Il est vrai que, de son côté, Dumas disait : « Un sujet de pièce, ça ne compte pas, tout le monde en trouve. Ce qui compte, c'est l'« exécution », parce que l'« exécution », c'est tout personnel et ça n'est pas à la portée de tout le monde ! »

FÉLIX DUQUESNEL.



Photo P. Doyen.

CALEB (M. Janvier) JOHN (M. Dorival) DOT (Mlle Sylvie)
ACTE I^{er}

ED. PLUMMER
(M. Séverin)

Décor de M. Méréchal.
TACKLETON (M. Cazalis)

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

LE GRILLON, COMÉDIE EN TROIS ACTES, D'APRÈS DICKENS, ADAPTÉE PAR M. L. DE FRANCMESNIL

LE JEU DU DIABLE, PIÈCE EN UN ACTE ET DEUX TABLEAUX, EN VERS, DE MM. EUG. & ED. ADENIS

C'était une entreprise hardie de porter à la scène ce conte de Noël que rêva Dickens, *le Grillon du Foyer*. Son charme, c'est la poésie de la famille, c'est la quiétude du ménage, c'est le silence heureux de la chambre qu'accompagnent le tic-tac de la vieille

horloge, le murmure de la bouilloire, la chanson du grillon qui habite la cheminée. M. de Francmesnil a su conserver cette séduction. La musique de M. Massenet, — émue à la fois et fantaisiste, — l'y a utilement aidé. Oui, nous sommes entrés chez le voiturier John Peerybingle. Nous avons entendu le souffle de bonheur qui passa sur sa demeure. Il y a des maisons fiévreuses, haletantes : celle-ci est saine et l'on y respire en paix.

Un dieu protège ce foyer : c'est le

grillon. Il en est la conscience. Et puis, il y a une petite fée qui prête une oreille attentive à ces appels bienfaisants : c'est Dot, la très jeune femme de John. Tandis que son mari parcourt les routes et transporte des voyageurs et des colis, Dot repasse le linge et le range dans les grandes armoires. Elle prépare le thé. Il faut que l'époux trouve le bon repos auprès du feu et qu'il ait plaisir à s'asseoir devant sa table. Dot aime John. Il n'est point beau, il est plus âgé qu'elle ; mais il est si tendre, si honnête, si loyal !

Et pourtant Dot va se rendre coupable d'un gros mensonge. Elle ne dira pas à John que le vieillard qu'il a ramené par cette nuit d'hiver, est un jeune homme, Édouard, le propre fils du voisin Caleb. Édouard est parti depuis de longues années pour l'Amérique. On le croyait mort. Il revient après avoir fait fortune. Si Caleb le revoyait tout à coup, il pourrait être tué par la joie. Il faut donc cacher ce retour et le dissimuler même à John qui n'est pas très fin et qui pourrait commettre une grave maladresse. Édouard tient d'autant plus à n'être pas reconnu que sa fiancée May est sur le point d'épouser le vieux Tackleton, Tackleton l'avare, Tackleton le riche marchand de jouets qui, depuis trop longtemps, exploite les talents de Caleb et le maltraite. Il faut empêcher ce mariage. C'est encore Dot, la rusée, l'intelligente Dot qui y parviendra. Elle ménage une entrevue entre May et Édouard. Tout joyeux, Édouard embrasse Dot, et Tackleton surprend ce baiser. Il avertit John, qui s'élance à la poursuite d'Édouard, et Dot est très malheureuse parce qu'elle voit son mari très malheureux.

John a songé d'abord à tuer sa femme et celui qu'il croit son



Photo Mathieu-Deroche. DOT (Mlle Sylvie)

ODÉON. — *LE GRILLON*



Photo P. Boyer.

DOT (M^{lle} Sylvie)TACKLETON
(M. Cazalis)JOHN
(M. Dorival)M^{me} FIEDLING
(M^{me} Dehon)Décor de M. Maréchal.
MAY FIEDLING (M^{lle} Rémy)

ODÉON. — LE GRILLON. — ACTE II

complice. Il a décroché son vieux fusil. Mais il a réfléchi. Que peut-il reprocher à Dot? De ne point l'aimer. Mais n'est-elle pas jeune, jolie, spirituelle? N'a-t-elle pas été bien bonne en lui donnant quelques années de bonheur à lui qui est presque vieux, qui n'est pas beau, qui n'est qu'un lourdaud? Non, John n'assassinera point Dot; il lui rendra sa liberté et conservera d'elle un doux souvenir. Mais la porte s'est ouverte : c'est Edouard et May qui se sont mariés clandestinement. Alors Dot n'est point coupable? Non, vieux John! La petite Dot n'a pas cessé de vous aimer. Elle pleure dans vos bras et voyez : Caleb sanglote de joie parce qu'il a reconnu son fils Edouard. Et qui donc s'est effondré dans le vieux fauteuil et verse des larmes? Mais c'est Tackleton, c'est le dur Tackleton! Il comprend enfin que la dureté ne

donne pas le bonheur et il écoute le grillon du foyer, la voix qui nous conseille quotidiennement d'être bons et compatissants.

Elle nous dit aussi qu'il ne faut jamais mentir, même pieusement. Dot a eu tort de cacher la vérité à son mari, et Caleb, le vieux Caleb, est puni pour avoir dissimulé avec héroïsme à sa fille Bertha sa gêne. Bertha est aveugle et Caleb s'est appliqué à lui faire croire qu'elle vit dans l'aisance. Il lui affirme qu'elle habite un appartement exquis et il lui en décrit les splendeurs. Il lui assure qu'il porte une noble redingote bleue, tandis qu'il est vêtu de loques. Il lui sert des mets délicats et des vins réconfortants, tandis qu'il dine d'un hareng saur et qu'il boit de l'eau. Il lui raconte que le patron, Tackleton, est un bourru bienfaisant, qu'il est



Photo Mathieu-Deroche.

BERTHA (M^{lle} Taillade)
ODÉON. — LE GRILLON



Photo P. Boyer.
MAY FIEDLING
(Mlle Rémy)

BERTHA
(Mlle Taillade)

GALÉE
(M. Jauvier)

JOHN
(M. Dorival)

DOT
(Mlle Sylvie)

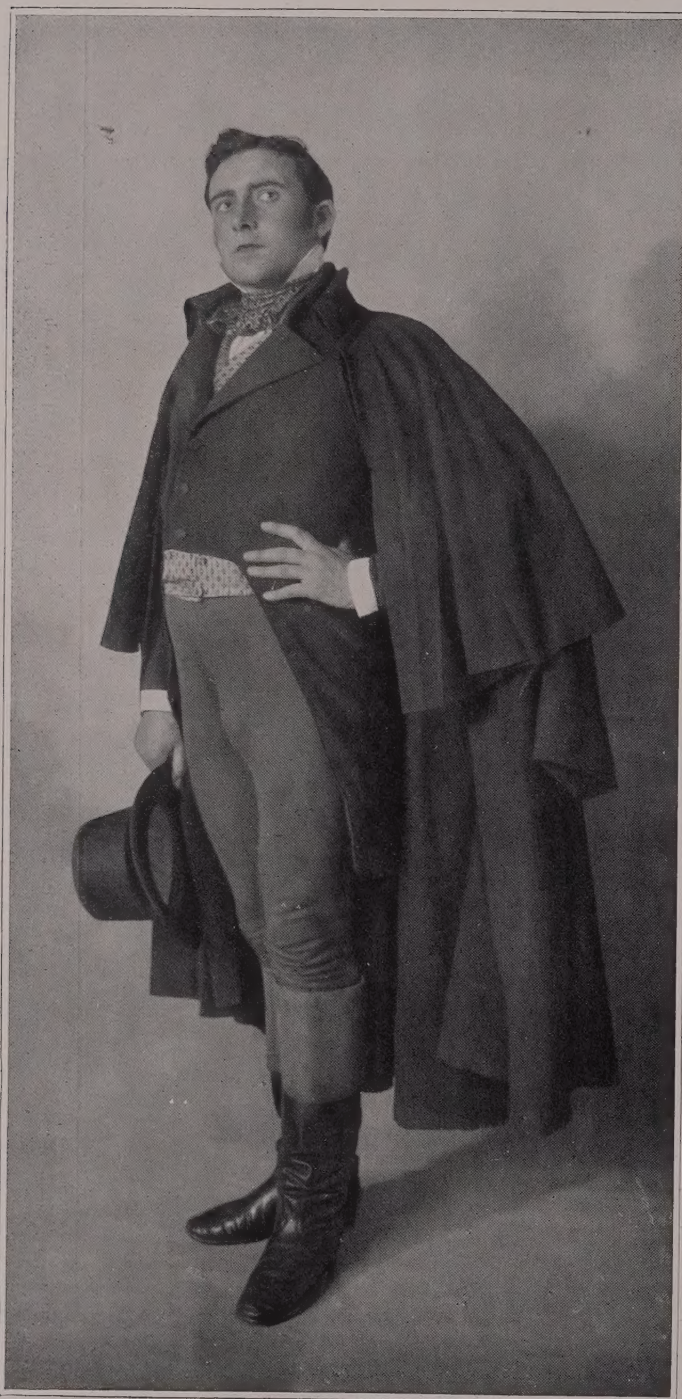
THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON. — LE GRILLON. — ACTE III

Scen. de M. Morechal.
ED. PLUMMER
(M. Severin)

beau, qu'il est affectueux, et la pauvre Bertha s'éprend de Tackleton et elle se désespère parce qu'il doit épouser May : il la faut détromper pour calmer sa douleur.

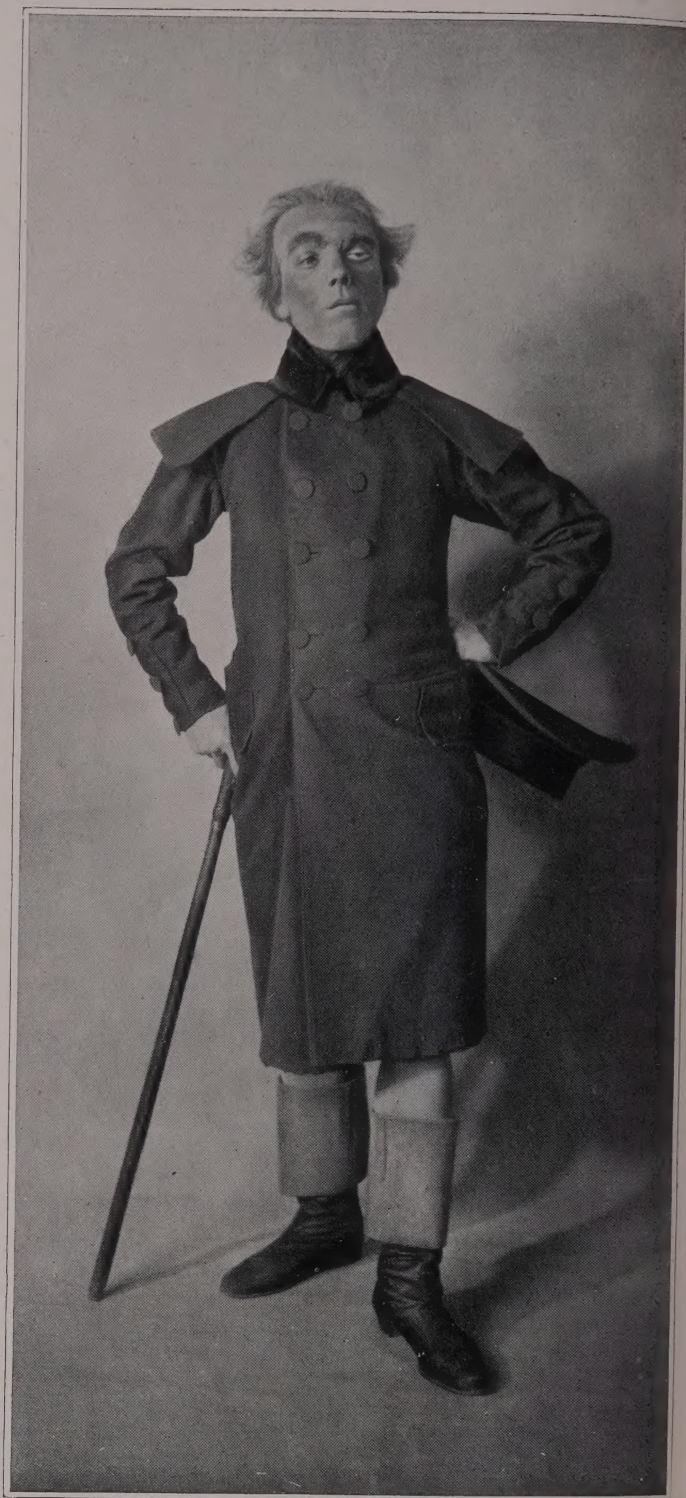
Les décors sont jolis et simples et M. Maurice de Lambert a dessiné des costumes pittoresques. La pièce a été excellemment jouée par Mademoiselle Sylvie si gaie, si spirituelle, si tendre. Mademoiselle Taillade montre de la noblesse dans le rôle de l'aveugle Bertha. Mademoiselle Rémy est une gracieuse May qui tremble un peu devant sa mère, figurée avec bonne humeur par Mademoiselle Dehon. M. Dorival exprime bien l'âme honnête et rude de John. M. Cazalis donne à Tackleton une allure que Dickens n'avait point rêvée. M. Janvier a tenu avec une admirable sobriété le personnage du vieux Caleb. M. Séverin est élégant et chaleureux.

Le Jeu du Diable est un miracle agréablement rimé. Les



Photos Mathieu-Deroche.

ED. PLUMMER. — M. Séverin
ODÉON. — LE GRILLON



TACKLETON. — M. Cazalis
ODÉON. — LE GRILLON

vers de huit pieds courant, courant, joyeux, fins, gamins aussi. MM. Eugène et Édouard Adenis ont ajouté quelques touches modernes à ce naïf tableau. Ils nous rappellent ainsi, de temps en temps, qu'ils ne croient pas à cette histoire mystérieuse, mais qu'ils ont pris plaisir à nous la conter parce qu'ils l'ont trouvée jolie.

Le diable a gagné toute la fortune du chevalier qui est un joueur endurci. Il lui offre un talisman admirable : c'est une pelle qui a une curieuse propriété : en creusant la terre elle en tire non pas des cailloux, mais de l'or. Pour obtenir cet instrument magique, le chevalier donne au diable, par contrat, son



LE DIABLE (M. Coste)

ODÉON. — LE JEU DU DIABLE

âme et aussi celle de sa femme, la pure châtelaine. Mais la châtelaine supplie la Vierge de l'arracher au démon, et la Vierge prend son visage. Le diable ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'est pas en présence d'une mortelle, mais qu'il est devant la mère du Sauveur. Il tente de discuter, il explique que le contrat est valable, que la femme appartient au mari, qu'un propriétaire peut disposer librement de son bien : il ergote. Puis il s'incline. Il déchire le contrat et rend au chevalier sa fortune. Il est vaincu par l'âme de la châtelaine. Il n'aura même pas la consolation d'emporter les serviteurs du chevalier qui lui furent infidèles. Il leur conseille de ne témoigner aucun repentir et ils cèdent à

ces perfides exhortations. Pourtant ils obtiennent aussi leur pardon. Leur maître s'écrie :

Pour la franchise de l'aveu
Je vous pardonne.

LE DIABLE, à part.

Nom de Dieu!

C'est le dernier mot de l'esprit malin qui s'enfuit.

Madame Renée Félyne est, tour à tour, la châtelaine et la Vierge. Elle n'est pas seulement très belle à regarder. Elle dit les vers avec intelligence et souplesse. M. Coste est fort plaisant dans le rôle du diable et M. Godeau est un noble chevalier.

NOZIÈRE.



LE CHEVALIER (M. Godeau)

ODÉON. — LE JEU DU DIABLE

Photos Mathieu-Deroche.

« L'ŒUVRE »

LE JALOUX, PIÈCE EN TROIS ACTES, DE M. ANTOINE BIBESCO. — *LA PROPHÉTIE*, DRAME LYRIQUE EN UN ACTE
ET DEUX TABLEAUX, DE M. FRANZ TOUSSAINT

LES DROITS DU CŒUR, PIÈCE EN UN ACTE, DE M. JEAN JULLIEN

Le Théâtre-Libre, fondé par M. Antoine, avait réussi et prospéré. Conséquemment, les concurrences ne se firent pas attendre. Dès 1892, M. Lugné-Poë fondait « l'Œuvre », qui dure encore aujourd'hui : durer, tout est là pour les choses comme pour les hommes. L'Œuvre a duré : elle n'était donc pas inutile. Elle y a d'autant plus de mérite, qu'enfantée par le cerveau légèrement fumeux de M. Lugné-Poë, elle a trouvé en lui un directeur, actif certes, et intelligent, mais d'une imagination tant soit peu vaporeuse. Tandis que M. Antoine transformait

rapidement des tentatives passagères et espacées en une institution permanente, devenue aujourd'hui, pour Paris, une institution nécessaire, M. Lugné-Poë a continué de promener l'Œuvre un peu partout, sans parvenir à la fixer quelque part. On l'a vue au Nouveau-Théâtre, au Cirque d'Hiver, au Cirque d'Été, en dernier lieu au Théâtre-Marigny. L'esthétique de M. Lugné-Poë ne paraît pas beaucoup plus assurée, puisqu'elle va du nord au midi, de l'est à l'ouest, avec une égale curiosité. Aussi bien, je serais tenté de lui savoir gré de cet éclectisme

inquiet et nerveux, auquel on doit la connaissance d'œuvres nombreuses, qu'un Français lettré ne peut plus ignorer. Il semble aussi, du reste, que le soleil latin attire moins M. Lugné-Poë que les brumes norvégiennes : Ibsen, Björnsorn, Strindberg, Hauptmann, Mæterlinck, sont des dieux, dont il se fait le prophète. Prophète dont la voix, volontiers trainante et monotone, ne résonne pas dans un désert : M. Lugné-Poë a su grouper autour de lui un noyau d'amis fidèles, qu'à leur costume, à leurs attitudes, à leurs gestes, à leur façon de s'exprimer, on serait tenté de considérer comme les adeptes d'une foi spéciale et les officiants d'une chapelle particulière. Au total, M. Lugné-Poë, par son intelligente énergie, a fait vivre une « œuvre » dont son humeur vagabonde semblait devoir compromettre l'existence ; de telle sorte qu'on pourrait répéter à propos de lui ce que l'on disait de je ne sais plus de quel homme politique : il ne sait pas au juste ce qu'il veut, mais il le veut bien.

* * *

Pour le premier spectacle de l'année 1904, M. Lugné-Poë, chose inattendue de la part de ce fanatique de l'exotisme septentrional, n'a joué que des Français, ou tout au moins des Latins. Le prince Bibesco, en effet, l'auteur de la pièce la plus importante représentée ce soir-là, est d'origine roumaine, d'un pays qui, avec un juste orgueil, se relie par sa langue et ses traditions aux colons de l'ancienne Rome. M. Antoine Bibesco, de plus, habite Paris depuis longtemps ; de ses parents ont servi dans nos armées, à des heures graves ; à lui, plus qu'à tout autre, s'appliquerait l'aphorisme qui veut que tout homme ait deux pays, le sien et puis la France.

M. Antoine Bibesco ne débute point par un acte timide : il s'en prend tout de



Photo P. Berger.

M. HENRY BURGUET
DE « L'ŒUVRE »

suite à la comédie « de caractère » comme Molière, Regnard et leurs successeurs. Il fait représenter une comédie intitulée *le Jaloux*. En ces derniers temps, nous avons eu plusieurs essais dans la comédie de caractère : on nous a offert *l'Indiscret*, *l'Irrésolu*, *le Paon*, comme autrefois on apportait *le Misanthrope*, *le Joueur* et *le Glorieux*. Mais suffit-il pour écrire une comédie de caractère de lui donner le titre d'une comédie de caractère ? Et aussi n'a-t-on pas vu des caractères fidèlement établis dans des œuvres qui portaient un titre indifférent ? C'est ainsi, par exemple, qu'un nommé Shakespeare a écrit certaine pièce intitulée *Othello* ou *le More de Venise*, où le caractère du jaloux, le jaloux-type, pourrait-on dire, est tracé d'un dessin impérissable.

L'*Othello* de M. Bibesco s'appelle Georges Martel. Ce n'est pas un nègre, c'est un auteur dramatique. Il est l'amant d'une actrice, Hélène de son prénom : Hélène adore Georges et elle lui est fidèle, ce qui n'est pas un mince mérite pour une comédienne. Georges pourrait donc être complètement heureux, s'il n'était né jaloux. Il torture Hélène-Desdémone avec ses questions et ses interrogations incessantes ; une amie d'Hélène, qui veut prendre sa place auprès de Georges, Jeanne de son prénom et qui devrait s'appeler Iago, excite Georges. Tant il y a qu'Hélène étant sortie un peu pour aller voir, en cachette, un enfant qu'elle eut d'un premier amant, Georges se croit trompé, trahi ; il rompt avec Hélène et s'unit à



Photo Ogilvy

Mlle MARCILLY, DE « L'ŒUVRE »

Jeanne. Hélène partie, Georges — naturellement — ne cesse de penser à Hélène, malgré les reproches que Jeanne lui adresse. Il la revoit et voudrait la reprendre : mais Hélène, qui a perdu son enfant, s'est jetée dans l'inconduite. Georges dit qu'il ne se soucie plus de ces choses et qu'il aime Hélène malgré tout et pardessus tout, ce qui ne l'empêche pas de la presser encore de questions. Hélène sagement refuse de reprendre une existence qui ne pourrait être que douloureuse ; car Georges ne peut que faire souffrir les êtres qu'il aimera, et, cette fois, avouons-le, sa jalousie rétrospective ne serait pas sans quelque raison.

Telle est, en raccourci, la pièce de M. Antoine Bibesco, d'une psychologie étudiée, d'un style soigné, et qui annonce un auteur dramatique. Elle a été très bien jouée par M. Henri Burguet, artiste intelligent, et Mademoiselle Suzanne Devoyod, comédienne sûre et d'un fin talent. Il faut citer aussi Mademoiselle Viarny (Jeanne).

La soirée avait commencé par un acte de M. Jean Jullien, écrivain probe, artiste sincère. Un ami de l'auteur de *la Mer*, M. Georges Lecomte, a raconté comment M. Jullien se tourna vers l'art dramatique : « Tour à tour étudiant, cuirassier, puis ingénieur-chimiste, puis voyageur passionné sur les routes de France, d'Espagne, du Maroc, d'Algérie, Jean Jullien, chemineau perspicace, curieux de paysages et d'humanité, plus intéressé peut-être par les laboureurs de



Photo Néley (Assolers).

Mlle SUZANNE DEVOYOD
DE « L'ŒUVRE »

Normandie et les vigneron de Bourgogne, dont il pénétrait la vie intérieure, que par les fourmillières colorées des grandes villes occidentales, au pittoresque tout extérieur desquelles il fallait se borner, Jean Jullien, l'esprit et le cœur ornés de mille impressions, était riche de souvenirs, de notions scientifiques et d'expérience humaine, lorsque la nécessité d'écrire se fit sentir en lui. Comme il n'est pas d'éducation plus salubre que celle donnée directement par la vie et par la pratique de la science, on devine l'influence heureuse que purent avoir, sur la formation intellectuelle de Jean Jullien, ces divers avatars. Les longs voyages avaient développé en lui le sens de la nature, et les perpétuels contacts avec des hommes si divers, affiné sa pénétration des caractères et des mœurs. Enfin, la science l'avait discipliné à la rigueur de ses méthodes et de ses raisonnements. Nombreuses étaient donc les chances pour que, quels que soient modes, snobisme, rites de chapelles littéraires ou pîreries des baraquas prétendant à la même épithète, Jean Jullien ne put, selon son tempérament ou son éducation, que faire œuvre sincèrement humaine et vraie. »

Ces qualités de vérité, de sincérité et d'humanité, si justement louées par le panégyriste enthousiaste de M. Jean Jullien, on les trouve dans ses œuvres principales, *le Maître, la Mer, la Poigne, l'Écolière et l'Oasis*. Pour ma part, je mettrais *la Mer* au-dessus de toutes les autres. L'auteur avait donné comme sous-titre explicatif de sa pièce, cette appellation : « Étude de marine. » C'est d'un long séjour sur la côte bre-

tonne, où il avait dirigé, nous dit encore son ami, une fabrique d'iode parmi les marins et les ramasseurs de varech (l'herbe marine qui fournit cette substance), qu'il avait rapporté l'idée d'un drame où il voulait exprimer « la tourmente humaine parmi la tourmente de la nature ». Il évoqua, pour cela, les mœurs et les âmes des Bretons : « Autour de leurs rires, de leurs cris d'amour, de leurs chants de joie et d'ivresse, de leurs plaintes devant la mer qui hurle, de leur lamentation au pied du Calvaire, on entend gronder la grande voix de l'Océan. »

Il y aurait lieu de s'arrêter aussi, si la place ne m'était mesurée, sur *la Poigne*, étude saisissante et dramatique, la plus « théâtrale » peut-être des œuvres de M. Jean Jullien : il y montre la



Photo P. Berger.

Mlle STELLA VIARNY
DE « L'ŒUVRE »

prophétie mystérieuse lui annonce un amant fidèle. L'amant annoncé arrive. C'est toujours le même. Conception meurt. Conception-Ophélie, c'est la gracieuse Ma-

dame Marcilly; Sylvain est représenté par M. Philippe Garnier.

..... Et quelques jours après la représentation donnée au théâtre Marigny, M. Lugné-Poë est parti de nouveau pour l'étranger, allant, vous vous en doutez peut-être, vers le nord, en Hollande. Nos vœux l'accompagnent et lui souhaitent bon succès. Aux Hollandais qui préféreraient, je crois, entendre des œuvres françaises dans la bouche d'artistes français, M. Lugné-Poë jouera des œuvres de l'écrivain belge Mæterlinck ou traduites de l'écrivain norvégien Henrik Ibsen. Ce que l'on réclame, là-haut, dans ces régions de frimas et de brouillard, c'est quelques rayons de notre soleil, notre doux soleil de France!

ADOLPHE ADERER.



M. ANTOINE BIBESCO



Photo Otto.

GYP
AUTEUR DU ROMAN *LE FRIQUET*

GYMNASE DRAMATIQUE

LE FRIQUET, PIÈCE EN QUATRE ACTES, DE WILLY, TIRÉE DU ROMAN DE GYP



PEUT-ÊTRE n'avez-vous pas lu encore, — ce dont je ne saurais trop vous blâmer, — le délicieux et caustique petit roman de Gyp, que, d'une main très adroite et très légère, M. Willy a adapté à la scène, découpé en quatre tableaux où se détache, coup sur coup, puérile, émouvante, étrange, instinctive, farouche, féline, passionnée, Mademoiselle Polaire.

C'est l'histoire douloureuse d'une pauvre gosseline que, par un clair matin de printemps, un brave homme de clown, nommé le Mafflu, ramassa au fond du fossé de grand'route où des crève-la-faim l'avaient abandonnée à la garde de Dieu, associa, charitable, à sa vie de hasard, éleva doucement, tendrement, maternellement dans sa roulotte, initia aux jeux de péril, d'adresse, de force.

Parce qu'au milieu des coquelicots et des marjolaines en fleurs, l'enfant endormie tenait dans sa menotte frêle un quignon poussiéreux et que des moineaux hardis voletaient autour d'elle, bequetaient le pain, s'en disputaient les miettes, parce qu'elle avait l'air d'être un peu leur sœur cadette, le vieux saltimbanque la baptisa : le Friquet.

Un soir, dans le cirque Jacobson, cirque ambulant qui campe sur tous les champs de foire et où elle a suivi la mauvaise fortune du Mafflu, pleure plus souvent qu'elle ne rit, peine autant qu'un valet d'écurie sans jamais toucher le moindre salaire, se cabre contre le directeur brutal et hargneux qui l'exploite, la malmené et l'humilie, le Friquet, qui jusque-là, s'était partagée toute entre son oncle adoptif et le placide cheval Charlemagne, sur lequel elle exécute ses exercices de panneau, sent son cœur s'éveiller et vibrer, rêve d'aimer et d'être aimée.

Malheureusement, le séduisant Hubert de Ganges, qui, de même que Wilhem Meister avec Mignon, a écouté ses supplications de détresse, a consenti à l'arracher sans retour des mains de proie qui l'exploitaient, le maire d'Hourville qui lui est apparu soudain comme quelque jeune

prince charmant de conte de fées et dont elle souhaiterait d'être l'esclave volontaire, la chose préférée, le jouet d'amour, ne saurait répondre à cette adoration timide, fervente, muette.

Il appartient en pensée, il a voué tout son être à l'amie de son enfance, à l'exquise et ravissante Yseult qui lui inspira ses premiers rêves de tendresse et que des parents ruinés ont, contre son gré, vendue — peut-on définir autrement de tels mariages? — à une façon de Mercadet farci de millions comme une dinde de truffes, un M. Claparon, qui est le parfait modèle du satisfait et du parvenu et dont la bêtise et la vanité suintent par tous les pores.

La jolie sacrifiée a voulu avoir sa part dans l'acte généreux du camarade qu'elle regrette et qui lui manque chaque jour davantage, a saisi cette occasion inespérée de l'attirer de nouveau auprès d'elle, quoi qu'il en ait, de le mêler à sa vie désenchantée, de le prendre pour consolateur.

Elle recueille le Friquet.

Et voilà, du jour au lendemain, la sauvageonne en loques rapiécées, en chaussons troués, le souffre-douleur qui collait des cerceaux de voltige, bouchonnait les chevaux et se serrait la courroie quand elle avait le ventre creux, la bohème qui se coiffait avec un peigne édenté devant un débris de miroir, qui se

lavait dans l'abreuvoir, métamorphosée en demoiselle de luxe, en jeune fille correcte et coquette qui soigne ses attitudes et mesure ses gestes, qui a des robes de linon et de mousseline, des rubans clairs dans ses cheveux bouclés, qui joue à la grande vie de château.

Mais comme elle se sent mal à l'aise, par instants, au milieu de toutes ces marionnettes équivoques, de tous ces ménages à trois, où le mari ferme à dessein les yeux, de tous ces inquiétants brasseurs d'affaires aux consciences faussées, aux appétits féroces, de tous ces ridicules petits messieurs de compagnie, comme passés au ripolin, de tous ces faux bonshommes qui lui donnent des nausées de dégoût, qu'elle voudrait narguer, démasquer un



Photo Dornac.

WILLY



Photo de M. A. 1907
J. J. J. J. J.
(M. J. J. J.)

LE MAITI
(M. N. N. N.)

LE FRIQUET
(M. P. P. P.)

LE FRIQUET
(M. R. R. R.)

HUBERT DE GANGES
(M. A. A. A.)

Mme DE VERTANGOURT UN ÉCUEUR
(M. F. F. F.)

ASILE DE LA SÉPULTURE
(M. D. D. D.)

GYMNASE DRAMATIQUE. — LE FRIQUET. — ACTE I^{er}

par un, cribler de traits aigus, fouailler de sa cravache.

Et comme elle se réjouit lorsque, entre deux étapes, le Mafflu, endimanché d'une redingote de circonstance, vient, gêné, attendri, anxieux, lui faire une visite trop brève, lui raconter ses dernières tournées et tout ce qui s'est passé dans la troupe depuis son départ, et qu'elle peut enfin se débonder, parler à cœur ouvert, confier au vieux bonhomme les inquiétudes, les espérances, les tristesses, les joies qui se heurtent dans sa pauvre âme irrémédiablement blessée !

Quiétude éphémère.

Halte de bonheur que suivent de sombres et amers lendemains.

La pauvre amoureuse est trop clairvoyante, trop fûtée pour

ne pas s'apercevoir bientôt de l'intrigue où s'engage à fond de train l'objet de sa flamme, comme disaient nos aïeules, et la belle Madame Claparon, et que le flirt rallumé dans la dangereuse douceur de l'arrière-saison n'aura pas été seulement un feu de paille, prend, dès que les amants se retrouvent à Paris, se sentent plus libres, une tournure de liaison sérieuse.

Désespérée, ne pouvant plus supporter un tel état de choses, en butte, par surcroît d'épreuves, aux tentatives libertines du Claparon, goret mué en homme qu'irritent et qu'aiguillonnent les rebuffades et les horions de la fraîche et jeune créature dont il méditait d'avoir la primeur, elle s'évade comme d'une geôle malsaine de la maison où l'odieuse fatalité la força à être le



Photo Larcher.
DE VILLIERS-NEAUFLES
(M. Luguet)

CLAPARON
(M. P. Plan)

LE MAFFLU
(M. Numès)
LE FRIQUET
(Mlle Polaire)
YSEULT CLAPARON
(Mlle Dorziat)

Mme DE VILLIERS TRIPOLY
(Mlle Nancray)
HECTOR
(M. Arvel)
DÉCOR DE M. AMABLE.
BARFLEUR
(M. Dax)

GYMNASE. — LE FRIQUET. — ACTE II

témoin et presque la complice de l'adultère qui l'affole de jalousie et de souffrance, se réfugie, les poches vides, le ventre creux, auprès du sculpteur Bauge, artiste fourvoyé, pour les besoins de la cause, dans la parade mondaine, l'unique camarade qui ait touché le fond de son âme depuis qu'elle est en cage, qu'elle vit chez les autres.

Sentimental instinctif, en dépit de ses manières bourruées, de ses plaisanteries à l'emporte-pièce, tendre et simpliste autant qu'une midinette de Montmartre, il s'ingénie à apaiser, à reconforter la fugitive, et, de guerre lasse, finit par lui offrir de l'épouser.

Honnête, loyale, sachant trop qu'elle ne parviendrait jamais à arracher de son cœur l'amour qui la torture et la consume, le Friquet élude la demande, accepte seulement la poignée de billets de banque qui lui permettra de tirer son épingle du jeu, d'acheter un pur sang, reprend son ancien métier d'écuyère et d'acrobate, mais cette fois à Paris, au Nouveau-Cirque.

Et l'aventure, jusque-là purement romanesque, tourne au tragique, s'éclabousse de sang.

Le Friquet, énervée d'abord par les confidences douteuses,

par les instances maladroites de sa rivale avide d'être libérée et qui, dans son aberration, essaie de la décider à jouer une assez vilaine comédie, à entraîner derrière sa jupe d'amazone, comme un chien qui suit un morceau de sucre, le mari fâcheux qui les gêne, Hubert et elle, puis furieuse d'être surprise dans sa loge par le Claparon, qui s'est rué traîtreusement sur elle, qui la tient enfin à sa merci, voit rouge soudain, plante jusqu'au manche, dans le ventre du financier, le couteau avec lequel jadis elle pelait les légumes de la marmite et les pommes volées le long des haies.

Et terrifiée par cette exécution, à bout de courage et de forces, voyant trouble, rappelée pour exécuter son numéro de trapèze, elle se laisse choir au milieu de la piste en pleine voltige, meurt dans une grande plainte de tendresse et de rêve, les mains dans les mains du Mafflu, les yeux vers les yeux de M. de Ganges, du cruel tentateur qui, à son insu, lui révéla le supplice d'aimer sans être aimée.

Cette pièce simple, rapide, poignante, qui tient à la fois de la comédie et du drame, a plu aux délicats aussi bien qu'à la foule.

L'esprit le plus vif, le mieux aiguisé y abonde de même que dans quelque pétillante chronique de la légendaire « Ouvreuse du Cirque d'Été ».

Dès le premier acte, aussi bien dans les adieux fort pathétiques où, avec toute son âme éplorée, sa voix brisée, les paupières pleines de larmes, le Friquet embrasse tour à tour ses



Photo Larcher.

BAUGÉ (M. Calmettes)

LE FRIQUET (M^{lle} Polaire)

Décor de M. Assolant

GYMNASÉ. — LE FRIQUET. — ACTE III

deux chers compagnons de misère, le vieux clown et le vieux cheval, que lorsqu'elle s'élance hors des coulisses fanfaronne, agile, en faisant la roue, Mademoiselle Polaire a eu partie gagnée.

Son masque bistré et doré de danseuse égyptienne, ses jambes fines et nerveuses de gazelle, sa taille d'une invraisemblable minceur, ses grands yeux, profonds, mystérieux, comme des citernes sombres où tremblent des reflets d'étoiles, la prédestinaient à ce

rôle, où elle a pu se livrer tout entière. Elle dit juste, et je ne crois pas que l'on puisse avoir plus de naturel, plus de sincérité, plus d'espièglerie, s'incarner aussi complètement dans un personnage.

La débutante était encadrée par M. Calmettes et M. Numès,

celui-ci en sculpteur dont l'ironie accoutumée s'émousse contre le petit cœur du Friquet, dont les boutades d'homme fort et averti s'achèvent en un sanglot de détresse et de regret ; celui-là en brave clown qui a tous les droits pour briguer et



Photo Larcher.

LE MAFFLU (M. Numès)

GYMNASÉ. — LE FRIQUET. — ACTE IV

LE FRIQUET (Mlle Polaire)

Décor de M. Amable.

obtenir un prix Montyon. Ils ont été, comme toujours, parfaits l'un et l'autre.

A côté d'eux, je dois citer M. Paul Plan, M. André Hall, Madame Claudia qui, en habilleuse, débite un monologue à la Willy fort amusant ; Mademoiselle Catherine Fonteney, qui est exquise et a prouvé qu'elle valait d'être, à l'avenir, mieux partagée.

Aussi élégante que distinguée, Mademoiselle Gabrielle Dorziat, dont le talent s'affine de plus en plus, a réussi, avec un tact de vraie femme du monde et une adresse sans égale, à sauver la scène la plus scabreuse de la pièce. Et comme elle soupire délicieusement cette phrase nostalgique : « On passe toujours à côté de son bonheur ! »

RENÉ MAIZEROT.



CHRONIQUE MUSICALE



C'est pas à l'Opéra, ni même à l'Opéra-Comique qu'il faut chercher l'événement musical de ces dernières semaines, mais aux Variétés, luxueusement rouvertes à l'opérette française par les soins de M. Samuel. Nos lecteurs ont déjà été mis au courant de cette entreprise considérable, qui prétend mettre sur pied une quinzaine d'œuvres au cours de l'année, et renouveler constamment l'affiche. En deux mots, il s'agissait de créer, aux Variétés, une troupe, presque aussi nombreuse et diverse que celle de l'Opéra-Comique, de comédiens qui fussent chanteurs et de chanteurs qui fussent comédiens... ; et cette condition seule donne à penser si la besogne doit être malaisée. M. Samuel y est pourtant parvenu, et avec une véritable intelligence artistique.

Il a commencé en effet par deux reprises, alternant sur l'affiche. Mais deux reprises typiques. Une œuvre d'Offenbach et une de M. Charles Lecocq : évidemment, le choix s'imposait. Et, comme partitions, celle de *Barbe-bleue*, l'une des plus musicales sinon des meilleures d'Offenbach, et qui marque déjà les tendances du maître de l'opérette-bouffe à évoluer vers l'opéra-comique ; et celle de *la Fille de Madame Angot*, le chef-d'œuvre de M. Lecocq, où cette évolution est accomplie sans cependant tomber dans la confusion des genres. Rien de plus curieux, comme enseignement, que ces deux œuvres que six ans seulement séparent (la première est de 1866, la seconde de 1872), et qui pourtant représentent deux sociétés, deux moments si différents.

Barbe-bleue est du plus pur répertoire de cette scène, qu'il n'a jamais quittée. Il y fut créé par Dupuis et Hortense Schneider. La reprise de 1888, où parut Madame Jeanne Granier, en plein épanouissement de talent et de voix, est la dernière que Paris ait vue. Parmi les nombreux livrets réussis dont l'heureux Offenbach ait profité, celui-ci est certainement un des plus amusants : telle scène de parodie, tel mot bouffe, telle situation de vraie comédie, resteront toujours, même en dehors de la musique, pour beaucoup dans le succès de l'œuvre. Mais, à coup sûr, le musicien a prétendu cette fois hausser d'un ton sa lyre, et, à ses rythmes si entraînants, à sa fantaisie si bouffonne, ajouter plus d'idées mélodiques et plus directement issues de la situation, avec un orchestre plus nourri et plus intéressant par lui-même. N'exige-t-il pas, d'ailleurs, de vraies voix de ses interprètes ? Sans parler des couplets de la jeune Boulotte qui demandent une voix souple et sonore, le rôle de *Barbe-bleue*, parodie ou non, ne peut se passer de l'organe vibrant du plus franc ténor ; autrement, où serait le sel de sa proclamation : « Écoutez, manants et vassaux, je vais faire une chose immense... » ou du grand duo chez l'alchimiste : « Je chanterai plus haut que le tonnerre. »

Pour ces deux protagonistes, on nous a présenté Madame Tariol-Baugé, que nous connaissons bien, et dont le mezzo facile et sonore s'allie à merveille à sa belle humeur de comédienne ; et M. Chapuis que nous ne connaissons pas du tout, qui jongle avec les *si* naturels, et, ce qui est mieux, sait articuler ; il lui reste à trouver le secret d'être par lui-même comique, mais cela peut venir. Ce secret, Mademoiselle Lavallière et M. Prince l'ont trouvé dans la princesse Hermia et le prince Saphir, jadis berger et bergère, rôles secondaires qu'ils ont mis au premier plan avec une verve des plus originales. Et c'est une joie encore de savourer ces dialogues des deux conspirateurs, le comte Oscar et l'alchimiste Popolani, celui-ci déguisé en bohémienne et brandissant un tambour de basque à chaque révélation d'horreur !... Et ces mots d'époque et de genre : « Tu sais où tu vas ? — Pas du tout ! — Dans un instant j'irai t'y rejoindre... C'est, en ne sachant jamais où j'allai moi-même, que je suis arrivé à conduire les autres ! » Et quelle caricature monumentale que le roi Bobèche, surtout avec M. Baron ! comme celui-là est bien le type même du comédien qu'il faut à ce genre de pièces : comme son jeu est convaincu et son sang-froid dans la bouffonnerie irrésistible et original !

La Fille de Madame Angot a eu, en son temps, bien plus de mal à s'imposer : M. Lecocq a raconté naguère que lui-même n'avait aucune confiance en son œuvre. Cependant le succès,

soudain universel, vint surtout à la partition. Encore faut-il que celle-ci soit bien mise en valeur. Je crois qu'elle ne saurait mieux l'être que sur cette scène restreinte des Variétés, où toutes les finesses portent, où l'on goûte réellement le charme des mélodies et de ces duos si délicats, qu'il faut dire du bout des lèvres, où enfin le côté populaire a exactement l'espace qui lui convient pour ne pas détonner dans l'ensemble. Nous en avons ainsi la véritable physionomie, que dénaturaient souvent de trop vastes scènes. La variété de l'interprétation est venue d'ailleurs apporter un attrait de plus. Ainsi, c'est Mademoiselle Germaine Gallois qui personnifie la séduisante Lange : sa charmante voix et son art très fin font merveille comme sa beauté. Mais Madame Tariol-Baugé lui a succédé à son tour ; comme, dans Ange Pitou, M. Alberthal à M. Charles Delmas, le ténor jadis applaudi à l'Opéra-Comique. Clairette, c'est Mademoiselle Jeanne Saulier, et l'on devine aisément quel esprit malicieux elle donne au personnage. Et c'est avec plaisir que nous avons revu, avec Mademoiselle Laporte, M. Vauthier, extraordinaire dans le policier Louchard... L'avantage de ces programmes variés est de mettre de nouveau en valeur le talent si appréciable d'artistes sans emploi réel depuis qu'on abandonnait l'opérette ; il aura aussi celui de former à la scène de jeunes chanteurs d'avenir encore inédits.

Des débuts, si vous les aimez, c'est à l'Opéra-Comique que vous en pourrez suivre tout un choix et dans plusieurs rôles. La place me manque pour y insister, et d'ailleurs les occasions reviendront, à mesure que ces nouvelles recrues de M. Albert Carré affirmeront leur jeune valeur. Je me bornerai à en signaler trois : d'abord Madame Guionie, prix de chant et d'opéra-comique, qui parut, à son grand avantage, dans *la Traviata*. C'est déjà une artiste sur qui on peut compter. Vocalisatrice sûre et légère, avec une voix très pure, au timbre charmant, elle s'est montrée encore artiste très personnelle, au jeu fouillé, à l'expression constamment attachante. Puis Madame Vallandri, autre premier prix, fort belle jeune femme, douée de la plus rare chevelure d'or, mais aussi d'une jolie voix et de beaucoup de grâce : elle a paru dans *Mireille*, dans la Micaëla de *Carmen*, dans *Lola de Cavalieria*. Enfin, dans *Mignon*, Mademoiselle Duchêne, une des plus intéressantes lauréates des derniers concours, voix chaude et moelleuse, jeu expressif et juste, physionomie d'ailleurs charmante.

Un vrai régal, d'autre part, a été l'apparition de Madame Marguerite Carré dans *Manon*. Jamais elle ne nous avait donné une expression aussi complète de la maturité de son jeune talent. Elle s'est assimilée ce rôle si varié, si attachant, parfois si redoutable avec un art infini : elle s'est identifiée avec lui, elle l'a fait sien, elle en exprime les moindres nuances avec une aisance heureuse et une vie continuelles. Et je n'ai garde d'omettre la rentrée de Madame Marie Thiéry, dans *la Bohème*, dont le rôle de Mimi semble fait à sa mesure, tant elle y est vraie et naturellement touchante....

À l'Opéra, on travaille beaucoup, mais dans la coulisse : il n'est guère à signaler que la reprise du *Fils de l'Étoile*, où Mademoiselle Borgo a paru auprès de M. Alvarez ; et celle de *la Walkyrie*, où ce dernier a chanté le rôle de Siegmund et Mademoiselle Bréval celui de Brunnhilde.

Enfin, l'inauguration si attendue du monument de César Franck dans le square Sainte-Clotilde a été l'occasion pour nos grands concerts d'une réouverture sensationnelle. M. Colonne a consacré uniquement le sien aux œuvres du maître. M. Cazeneuve et Mademoiselle Demellier ont chanté le troisième acte de *Hulda*, et le poème symphonique de *Psyché* a été exécuté avec la symphonie en *ré*, que M. Chevillard a mise aussi sur son programme. Seulement il y a joint le troisième acte du *Crépuscule des dieux*, et je laisse à penser quelles ovations l'ont accueilli, avec notre admirable Van Dyck comme Siegfried, auprès de Madame Kaschowska, de Darmstadt.

H. DE CURZON.



Photo Larcher.

LIZA
(Mlle Sorita)

M^{me} COTONNET COTONNET LANDREMOL FANFAN LA TULIPE
(Mlle Léo Demoulin) (M. Regnard) (M. Ogereau) (M. L. Noël)

MARCASSU PIMPRENELLE MICHELGIROFLÉE
(M. Adam) (M^{me} Simon Girard) (M. Soums)

LA PACAUDIÈRE
(M. Muffat)

Décor de MM. Brasd & Couder.
FLORISE DE LA PACAUDIÈRE
(Mlle Chantenay)

1^{er} TABLEAU

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

Fanfan la Tulipe

OPÉRETTE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX, DE MM. PAUL FERRIER ET J. PRÉVEL, MUSIQUE DE M. LOUIS VARNEY



FANFAN LA TULIPE! Quel admirable type d'opérette ou de drame gai! Qu'il cause familièrement avec Madame de Pompadour, comme dans la pièce si amusante de M. Paul Meurice, où qu'il gagne à lui seul la bataille de Fontenoy, comme dans celle de MM. Ferrier et Prével (première version), qu'il soit touchant ou comique, il est toujours irrésistible. Aucun point de comparaison d'ailleurs entre le drame et l'opérette, sauf le rapprochement forcé qu'évoque cette reprise lyrique imaginée par MM. Hertz et Coquelin comme entr'acte à leur répertoire ordinaire, le souvenir récent de l'autre reprise que M. Coquelin avait faite, en 1895, du drame de 1858.

L'opérette nous campe un Fanfan la Tulipe moins ambitieux et presque exclusivement bourreau des cœurs. Brave et galant, sentimental et boute-en-train, il a porté ses ravages dans toutes les classes de la société, représentées ici par trois femmes : la gentille Pimprenelle, petite modiste; Madame Cotonnet, marchande de dentelles, sa patronne, et Madame de la Pacaudière, noble et honnête dame. Et tel est le prestige du beau militaire, que ces trois rivales, renouvelées des trois déesses du Mont Ida (comme leur érudition d'ailleurs le rappelle), n'hésitent pas à le suivre au camp sous des costumes variés. Que fera Fanfan entre

ces trois jeunes recrues, — « tous fiers d'aller par les rues, sous l'uniforme de soldat? » — Il fera croire à Florise qu'elle est préférée, à Madeleine qu'elle est seule aimée, et pensera surtout à Pimprenelle. Mais voilà, celle-ci est tendrement chérie du timide Michel, qui d'ailleurs lui convient bien mieux, et Fanfan se sacrifie pour son camarade, son ami. Il rapproche les jeunes gens, il va jusqu'à dégoûter de lui Pimprenelle en feignant d'oublier dans le vin sa raison et son amour d'enfance. Enfin, c'est un héros de toutes façons. Du moins les deux épouses en école buissonnière sauront le consoler, sans doute, sans que leurs benêts de maris, deux bons types, s'en portent plus mal.

La partition de M. Varney, qui vit le jour, aux Folies-Dramatiques, en 1882, est une des premières qui aient affirmé son talent souple et facile. Plusieurs morceaux en devinrent tout de suite populaires, qui ont retrouvé à la Gaité leur succès légendaire. Ainsi le petit duetto final entre Pimprenelle et Michel enfin rapprochés : « Pleurons donc!... Rions donc!... » l'a-t-on chanté assez souvent, même dans des concerts! Ainsi, la jolie scène qui précède, où Fanfan feint l'ivresse; et le trio des jeunes recrues, et celui surtout de Fanfan entre Florise et Madeleine.

Mais rappelons les principales scènes où la musique a relevé l'action. Le premier acte, qui se passe chez Cotonnet, le mar-



THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — FANFAN LA TULIPE. — 2^e TABLEAU. — Le camp français. — Le défilé

Dessin de M. Lemaire

Photo Luc-Lac



Photo Larcher.

FANFAN LA TULIPE
(M. L. Noël)FLORISE DE LA PACAUDIÈRE
(M^{lle} Chantenay)LA PACAUDIÈRE
(M. Muffat)

Décor de MM. Assolte & Gardy.

GAITÉ. — FANFAN LA TULIPE. — 3^e TABLEAU

chand bourru dont Fanfan et ses camarades envahissent le domicile en vertu d'un billet de logement, nous fait tout de suite faire connaissance avec ce type du soldat débrouillard et gai. « Ménagère et soldat, voilà Fanfan ! » s'écrie la foule. Et Fanfan de répondre par ces couplets qu'on peut bien citer, car (soit dit en passant) le livret de MM. Paul Ferrier et Jules Prével est des mieux tournés qui soient, et cette poésie est fort adroitement caractéristique de l'époque et du type :

« Je suis Fanfan la Tulipe,
Je le dis avec fierté.
Unissant, c'est un prince,
Le courage à la gaité !

Le clairon sonne-t-il la bataille,
A l'assaut, sabre au poing, les amis !
Et des ennemis
Faisant un salmis,
Taillons-les, hachons-les, comme paille !

« Mais la paix suit la victoire,
Et revenant au hameau,
Fanfan, couronné de gloire,
Remet son sabre au fourreau.
Puis, rêvant désormais d'autre chose
On le voit, aussitôt le retour.
Tendre troubadour
Soupirant d'amour
Fiancer le laurier à la rose. »

Le trio où Fanfan et Michel houspillent l'obstiné Cotonnet est fort drôle à son tour : « ... Place à ta chandelle et place à ton feu ! » crient les uns : « J'éteins ma chandelle et souffle mon feu ! » répond l'autre. — Comme contraste, la scène de Pimprenelle entre Fanfan et Michel évoque les souvenirs du village et de l'enfance commune. C'est la chanson de « Colas et Suzon » ; c'est la scène délicate où Fanfan plaide auprès de Pimprenelle la cause de Michel, sans voir que c'est lui-même qu'on aime. — Comme final, au moment du départ pour la guerre, c'est l'amusant adieu à Fanfan, inspiré de tant de chansons mi-grotesques et mi-sérieuses de l'époque :

« Combien qui sont partis ingambes
Rentrèrent criblés de dégâts !
Reviens courant sur tes deux jambes,
Reviens nous tendre tes deux bras ! »

Le second acte, celui du camp, débute par le trio des recrues, si souvent cité pour sa verve, et la ronde du « petit tambour », que chante avec brio Pimprenelle pour affirmer sa qualité de bon soldat. Puis, vient le grand divertissement militaire, et le joli terzetto de Florise, Madeleine et Fanfan : « Fais ton choix !... » Ici, complications, duel qui fait punir Fanfan, entrée burlesque de Cotonnet qu'on affecte de traiter en espion, finalement départ pour l'assaut.

Cet acte est, musicalement, plus intéressant que le premier ; le troisième l'est encore davantage : c'est une bonne progression. Ici, en effet, se placent ces scènes si heureusement tournées où le bon Fanfan s'ingénie pour ramener Pimprenelle à son ami Michel. Il chante le vin, l'insouciance ; il contriste la jeune fille qui évoque en vain pour le toucher « en cette heure suprême » les souvenirs d'enfance (les motifs du premier acte), ou l'hon-

neur de la patrie en danger. Puis vient le duetto des pleurs et des rires, échangés par les amoureux retrouvés...

« Quand un gros souci me dévore,
Avez-vous donc même souci ?
— Pourquoi nous pleurons, je l'ignore !
Mais vous pleurez... je pleure aussi. »

Enfin, le final qui couronne la victoire de l'héroïque et toujours gai Fanfan.

Les représentations de 1882 avaient été marquées par deux triomphes, celui de Madame Simon-Girard, toute jeune, et celui, fort imprévu, dans Fanfan, de M. Bouvet, dont il est à peine besoin de rappeler, depuis, la belle carrière à l'Opéra-Comique. La reprise de 1904 nous ramène encore la même gentille et accorte Pimprenelle, étonnamment jeune, pleine de verve et d'entrain, avec une voix toujours mordante. Elle groupe ensuite autour d'elle d'aimables ou joyeux artistes que nous connaissons d'un peu partout : M. Lucien Noël, dans Fanfan, et M. Soums, dans Michel ; M. Regnard et M. Muffat, dans les deux maris ; Mesdames Léo Demoulin et B. Chantenay, dans Madeleine et Florise, les belles rivales ; MM. Adam et Ogereau, dans les deux compagnons, Marcassu et Landremol... Elle ajoute à cet heureux ensemble une mise en scène ingénieuse et brillante de M. Péricaud, des décors variés de MM. Lemeunier, Bertin, Amable, Gardy, Brard et Couder, des costumes pittoresques de M. Landolf... J'oubliais de faire remarquer qu'au lieu des costumes Louis XV nous avons eu cette fois ceux de la République, et la prise de la flotte hollandaise au lieu de la victoire de Fontenoy. Mais il n'y a pas de mal, et d'ailleurs le parti avait déjà été pris lors d'une reprise assez éphémère, au Château-d'Eau, en 1889.

H. DECEZ.



Photo Larcher

FLORISE COTONNET M^{me} COTONNET MARCASSU FANFAN GIROFLEE
(M^{lle} Chantenay) (M. Regnard) (M^{lle} Demoulin) (M. Adam) (M. Noël) (M. Soums)
LA PACAUDIÈRE PIMPRENELLE
(M. Muffat) (M^{me} Simon Girard)

Décor de M. Bertin.

GAITÉ. — FANFAN LA TULIPE. — 4^e TABLEAU. — La prise de la flotte hollandaise

UNE GRANDE TOURNÉE



MADAME Réjane est sur le point d'entreprendre une de ces grandes tournées où triompha déjà, dans les pays les plus différents, son prestigieux et multiple talent, au double clavier : celui de la Joie et celui de la Douleur.

Lorsque cet article paraîtra, la grande artiste, entourée d'une troupe d'élite, par elle choisie et stylée, voguera vers les Amériques.

Les grandes tournées, les tournées dites d'étoiles, sont relativement récentes. Elles n'obtinrent, en effet, tout d'abord, qu'un médiocre succès, et c'est seulement avec Sarah Bernhardt et Réjane qu'elles connurent leur épanouissement. Un petit coup tout d'œil rétrospectif vous en donnera la preuve.

La première artiste française qui eut l'audace d'aller plus loin que les villes reculées de France, plus loin aussi que les capitales européennes, fut l'illustre tragédienne Rachel. Sous la direction de son propre père, Raphaël Félix, elle fit une tournée au Nouveau Monde et aux Antilles. Un acteur de sa troupe, le jeune premier Léon Beauvallet, nous a relaté, dans un petit livre, les diverses péripéties de ce fameux voyage.

Rachel était engagée aux appointements de 1,200,000 francs pour toute la campagne, soit 5,000 francs par représentation. Elle touchait en plus, par mois, une somme fort importante pour ses frais d'hôtel et de voitures.

La tournée Rachel ne réussit point autant que l'avaient espéré ses organisateurs. Le bon public yankee ne mordit point à la tragédie, et, après une première représentation qui rapporta 5,016 dollars (26,334 francs), les recettes baissèrent sensiblement. Et puis, Rachel était déjà atteinte du mal terrible qui, plus tard, devait l'emporter, et l'on fut obligé de licencier la troupe avant la fin de la tournée.

Cependant la presse américaine, rapporte Léon Beauvallet, fut infiniment flatteuse pour la grande tragédienne. D'ailleurs, Rachel provoqua aux États-Unis un engouement général. Les commerçants de Broadway se servirent même de son nom comme d'une réclame. Un restaurateur lança le pudding à la Rachel ; un cordonnier, les guêtres à la Rachel ; un confiseur, les glaces à la Rachel.

Mais, les New-Yorkais qui s'empressèrent à l'acquisition de ces divers articles, boudèrent Corneille et Racine.

Certaines représentations données par Rachel furent marquées par de cocasses incidents. Un soir, on jouait *Virginie*, une tragédie oubliée de l'oublié Latour de Saint-Ybars. Les décors nécessaires faisant défaut, on dut remplacer un intérieur romain par une petite chambre Louis XV. Au lieu du Forum, on équipa un boulevard parisien, avec ses boutiques modernes et ses divers édicules.

Les costumes furent à l'avenant. Le peuple romain revêtit soit des casaques de jockeys, soit des boléros espagnols. Quant aux cent lieuteurs d'Appius, ils furent figurés par quinze gaillards impossibles, déguisés en diables : maillot soufre, jupes rougeâtres, collant bleu de ciel ; et, comme complément, la mouche à l'américaine au menton, et, dans la main, de grandes fourches en carton. Les flegmatiques Yankees, eux-mêmes, ne purent garder leur sérieux devant cette grotesque exhibition, et la tragédie du pauvre Saint-Ybars s'acheva au milieu des rires et des lazzis.

Il est très curieux, le petit livre de Beauvallet. Il est très amu-

sant, en effet, de voir l'état d'esprit dans lequel ce célèbre jeune premier entreprit la tournée. Écoutez ses déclarations :

« Je suis allé là-bas, déclare ce comédien, qui ressemble à beaucoup d'autres comédiens, pour écrire la relation de mon voyage. Je n'avais pas, en effet, l'intention de faire quatre mille lieues, dans une multitude de pays plus fantastiques les uns que les autres, pour me livrer exclusivement aux tirades de ce grand Jocrisse qui s'appelle Hippolyte et de ce faux marchand de dattes qui a nom Bajazet. Oh ! non ! »

Voilà qui s'appelle traiter Racine avec respect.

Depuis lors, nos grands artistes ont plus utilement et plus noblement compris leur mission. Ne sont-ils pas, en effet, en quelque sorte, les ambassadeurs de la langue française et les plénipotentiaires de notre art national ?

J'ai pu joindre Madame Réjane quelques jours avant son départ. Je l'ai trouvée dans la fièvre des préparatifs, dans l'agitation attentive des derniers ordres, des derniers essayages et des dernières répétitions.

« Oui, je pars, s'écrie-t-elle, je pars gaiement, toute joyeuse d'aller là-bas, dans cette Amérique où j'ai toujours été si bien accueillie et où j'ai été assez heureuse pour faire applaudir tant de pièces françaises qui, maintenant, font partie du répertoire de tous les théâtres du Nouveau Monde. Oui, je vous assure, c'est une joie très douce et très forte que celle-là, et qui vous fait vite oublier les petits ennuis du voyage. Et puis, d'abord, il n'y a pas d'ennuis ici-bas ; j'en ai souvent entendu parler, mais je n'en ai jamais rencontré. De la douleur certes... et de la joie aussi. Mais des ennuis... connais pas. »

Et Réjane rit de ce beau rire vaillant ou tendre qui sait si bien se mouiller de larmes... et quelquefois aussi s'éteindre dans un sanglot.

Elle veille à tout, elle songe à tout, et, lorsque la grande artiste n'est pas son propre impresario, c'est elle tout de même qui se préoccupe des moindres détails de distribution, de mise en scène, de costumes... Jamais on ne vit pareille activité. Et, chose admirable, Réjane ne paraît jamais pressée. Elle a toujours le temps de vous conter une jolie anecdote, un piquant souvenir... La vie déborde d'elle magnifiquement... Réjane n'a qu'une minute, qu'une seconde..., mais le hasard de la conversation... un nom d'auteur ou de pièce... ramènent tout de suite à son esprit une foule de détails pittoresques, de réflexions spirituelles. « Figurez-vous... Vous ne croiriez jamais... » Et voilà Réjane partie... et vous pensez bien qu'on n'a pas envie de l'interrompre.

Un jour pourtant, un jour Réjane fut pressée.

Elle était en train de causer avec un auteur dont la spécialité ne fut point précisément la bienveillance. Celui-ci, parlant à Réjane d'un de ses confrères, l'interrogeait avec une maligne insistance. « Vous avez joué plusieurs de ses pièces, questionnait-il, vous le connaissez bien : parlez-moi de sa vanité, de sa suffisance, de... » Réjane ne se fâcha point, mais tournant prestement sur les talons, elle se contenta de lancer à la figure de son malveillant interlocuteur : « Vous m'excuserez, mon cher maître, mais je n'ai pas le temps. » Seulement, s'il s'était agi de rendre service à une camarade malheureuse, de plaider la cause d'une infortune ou d'une malchance, Réjane aurait eu le temps. Elle n'est jamais pressée que lorsqu'il s'agit d'être méchante.

Son activité tient un peu du miracle, et a, si je puis dire, quelque chose de « frégolésque ».

J'ai eu l'heur d'assister à l'une des dernières répétitions de la grande tournée que vient d'entreprendre Réjane, dans cette petite Bodinière où le brave Charles Bodinier permit, il y a quelque quinze ans, aux élèves du Conservatoire de s'aguerrir

devant un public de lettrés et d'amateurs. La Bodinière s'appelait alors le « Théâtre d'Application ». C'est là que, pendant le mois qui précéda son départ, Réjane passa en revue toutes les pièces du répertoire qu'elle emporte en Amérique. J'ai pu, pendant plusieurs soirées, admirer tour à tour cette prodigieuse et si diverse artiste dans *la Parisienne*, dans *Zaza*, dans *la Petite*



M^{me} RÉJANE

Photo Hélène de Mironovsky (Saint-Petersbourg).

Marquise, dans *la Passerelle*, dans *Sapho*, dans plusieurs autres pièces encore.

Réjane est en scène ; elle répète, toute à son rôle. Elle berne Lafont ou elle séduit Jean Gaussin. Elle est la plus rosse de nos petites contemporaines ou la plus passionnée de nos grandes amoureuses. Elle sort de scène un peu émue : elle a encore une vraie larme dans les yeux. Ses mains tremblent un peu. Dame,

il faut bien une petite transition, du théâtre à la vie. Crac ! la transition est franchie. Une habilleuse s'approche. « Je suis sûre que vous avez oublié ceci. Pensez à cela... et puis encore à ceci. » On lui apporte tout un jeu de dépêches. Elle les décachette d'un geste rapide et sûr. « Bon ! c'est de mon architecte d'Hennequeville. — Parfait, nous aurons, à la Havane, la salle que je voulais. — Bravo ! on me demande, à Boston, deux repré-

sentations de plus. » — « Madame, Madame, c'est à vous ! » gémit un avertisseur. Sapho rentre en scène, ses dépêches à la main. Elle pleure sur elles comme si c'étaient les lettres de Jean Gaussin... et de nouveau l'artiste, en un clin d'œil, est reprise, reconquise par son rôle, par le théâtre. C'est très beau cela, et très émouvant, ce dédoublement profond et instantané. C'est la définition, l'essence même des grandes artistes.

Réjane ressort de scène. Elle est radieuse. « Ça va... ça va. Nous sommes prêts... Quelle joie de jouer avec ce Dumény, un vrai, un parfait comédien, et un si gentil camarade... Figurez-vous que, quand nous avons joué ensemble pour la première fois... — Madame, Madame ! on téléphone pour demander à quelle heure vous passerez demain chez Doucet. — A six heures vingt. » Et Réjane s'enthousiasme : « En voilà un artiste, ce Doucet. Il est invraisemblable qu'on puisse avoir tant de goût avec tant de science, et qu'un être aussi érudit puisse en même temps apporter une habileté aussi prestigieuse à chiffonner un bout de soie. C'est lui qui avait exécuté tous les costumes de *la Montansier*, de pures merveilles. Je l'aime de tout mon cœur. C'est un véritable et fidèle ami. Figurez-vous que la première fois qu'il m'a habillée... — Madame, Madame !... — Quoi encore ? — C'est le docteur qui demande si vous prendrez votre bain... demain. — Oui, à cinq heures et demie. » Un bain d'électricité, mon cher... C'est le salut, la vie, la santé. Ça vous retape en un quart d'heure. C'est inouï. Vous êtes toute déprimée. En quelques minutes vous avez emmagasiné une vigueur incroyable et une ardeur toute neuve. Il y a surtout le « bain bleu ». Oh ! le bain bleu !... Figurez-vous que... — Madame ! C'est Madame Lavigne qui vous demande. — Alice, j'y vais... » Et Réjane se sauve, furtive, alerte, infatigable. Et c'est ainsi tout le jour durant.

Ce soir-là, pendant un entr'acte, je me risquai à poser à Réjane cette indiscrete question :

« Et la fatigue ? Vous n'êtes jamais fatiguée ? »

Réjane me regarde avec de grands yeux volontairement incompréhensifs. Car, vous savez, quand Réjane ne comprend pas, c'est qu'elle ne veut pas avoir l'air de comprendre. C'est, comme on dit, un « jeu de scène », une « indication » de la brochure.

Je répète ma question : « La fatigue ? »

Réjane éclate de rire. « On ne nous a jamais présentées. »

Je glisse donc sur un autre sujet.

« Et toutes vos pièces sont prêtes ? »

— Archi !

— Et vos partenaires ?

— Admirables. Tous des camarades. C'est une tournée d'amis. Dumény, Suzanne Avril, Jeanne Bernou, etc., etc. Il n'y a que moi dont je ne sois pas toujours contente. Aussi, je n'hésite pas, quand je le trouve utile, à me faire les plus vifs reproches. Quelquefois même je me vexe, je me pique. Alors je me fais des excuses. Je les accepte et je me raccommode avec moi-même.

— Et vos répétitions sont terminées ?

— Oui, sur la terre ferme. Mais elles recommenceront en bateau. Nous répéterons aussi en chemin de fer.

— Dans les pampas ?

— Parfaitement. Répéter *la Parisienne* en traversant une forêt vierge ou presque, ce n'est pas banal.

— Certes !

— Et puis on traverse des pays, des villes. On reçoit des compliments dans des tas de langues qu'on ne comprend pas. Ça ne fait rien, on les comprend tout de même. Il suffit de s'incliner toujours avec le même sourire et de dire : « Vous êtes « vraiment trop indulgent. » Oui, je vous assure, c'est une vie intéressante, passionnante... Et puis l'on pense à Paris... à ce satané Paris dont on dit du mal quand on y est et qu'on regrette dès qu'on l'a quitté. Et cette existence de mouvement, fréné-

tique, de folle activité coupée de brèves nostalgies, et de ces heures un peu mélancoliques pendant lesquelles on donne la volée à ses souvenirs vers le pays de là-bas... est, je vous assure, d'une émotion très forte... très violente... très douce aussi... quelquefois... »

Et les yeux si rieurs de Réjane s'attristent, et une petite larme est sur le point d'y briller. — « Madame, Madame ! c'est à vous ! » Et Réjane se précipite sur le théâtre pour y jouer une scène très gaie...

J'ai encore la bonne fortune, avant que Réjane n'eût regagné la vaste et confortable « auto » qu'elle vient de faire construire, de jeter à la grande artiste une ou deux questions.

« Et vous partez par le Havre ? »

— Non, par Bruxelles.

— Par Bruxelles ? Pour aller en Amérique ?

— Parfaitement.

— Quel drôle d'itinéraire !

— C'est le mien. Vous voulez tout savoir. Eh bien, voilà, c'est une superstition. J'ai toujours commencé mes tournées par Bruxelles et cela m'a toujours porté bonheur. Alors je ne veux point manquer à cette habitude.

— Alors vous élevez le billet Paris-Bruxelles à la dignité de fétiche ?

— Vous l'avez dit. Je vais donner à Bruxelles, au Théâtre du Parc, que dirige avec tant de zèle et d'intelligence MM. Darmand et Reding, une série de représentations... des pièces de mon répertoire et la première d'une pièce nouvelle. Figurez-vous que...

Mais le ronflement impérial de l'auto coupe la parole à mon admirable interlocutrice. « Au revoir ! — A bientôt ! — Bon voyage ! » Et déjà la lourde voiture n'est plus, au bout de la rue Saint-Lazare, qu'un petit point noir qui s'enfuit.

Et, ma foi, je formai instantanément le projet d'aller, moi aussi, à Bruxelles, assister au début de cette grande tournée. Je ne m'en repens point, car ce petit déplacement m'a permis de voir la comédie inédite que représentait Madame Réjane et sa troupe. Le titre en est séduisant : *l'Hirondelle*. L'auteur est un de nos jeunes confrères argentins, M. Dario Nicodémi, dont c'était la première œuvre écrite dans notre langue. Cette seule épreuve va donner au jeune auteur ses lettres de grande naturalisation littéraire.

Il est tout à fait réussi, dans sa vivante et féminine complexité, le caractère de la jeune veuve qui porte le joli nom de Sylvie et dont le cœur de mère et de femme est déchiré par sa double et contradictoire tendresse pour Madeleine sa fille et pour Horace son amant.

Horace Lenoir est marié ; il n'aime pas sa femme, qu'il a épousée presque par charité ; les événements qui, au plus fort et au plus doux de leur mutuelle passion, vont séparer les deux amants, ont été choisis par M. Nicodémi avec beaucoup de sens psychologique et de puissance dramatique. L'opposition du caractère de l'Hirondelle capricieuse, diverse et passionnée, avec celui de sa fille raisonnable et sérieuse, domine toute la pièce.

Le dialogue est charmant, plein de vivacité et de menues trouvailles, tour à tour gai ou mélancolique.

Madame Réjane a incarné *l'Hirondelle* avec une admirable et vivante maîtrise. Elle a été longuement acclamée, ainsi que ses partenaires : M. Dumény, un excellent et vibrant Horace ; Mademoiselle Bernou, qui a su donner à son personnage toute la sensible et tendre raison qui lui convenait, et Mademoiselle Suzanne Avril, une véritable comédienne, pleine d'intelligence et d'autorité, qui a prêté au rôle de Madame Lenoir un relief et une sincérité dignes de tous les éloges.

L'Hirondelle va passer les mers. De tout cœur nous lui souhaitons, ainsi qu'à sa grande interprète, bon voyage, longs succès et prompt retour.

ASPERTINI.

Compagnie Céramique de Pouilly-sur-Saône et Belvoys

Téléphone
314-54

JACOB, DELAFON & C^{IE}

Téléphone
314-54

Salles d'Exposition et de Vente. 45, RUE LAFFITTE
Siège social et Usines 14, QUAI DE LA RAPÉE } PARIS

SALLES

de

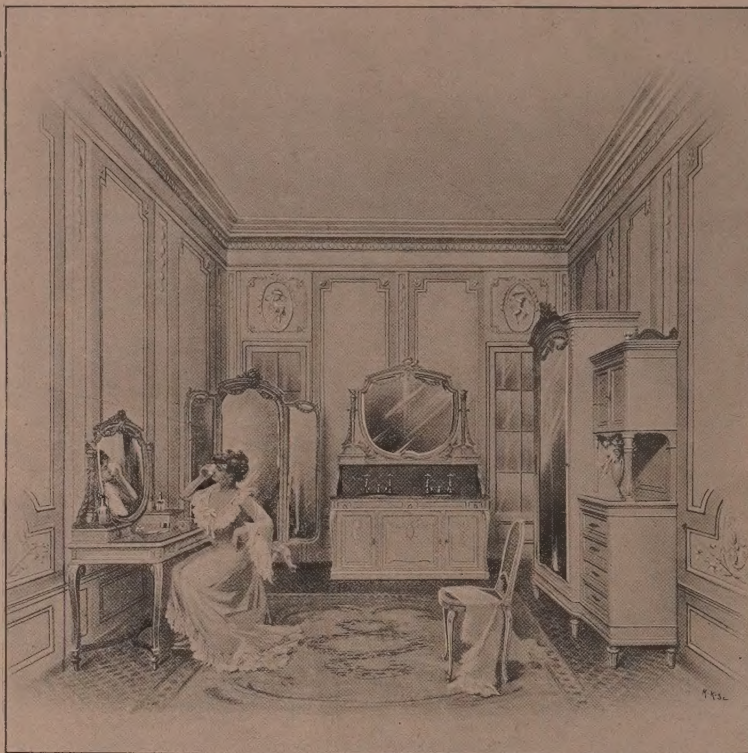
BAINS

depuis

275 francs

jusqu'à

3,000 francs



CABINETS

de

TOILETTE

de

TOUS

STYLES

INSTALLATIONS SANITAIRES DE L'HABITATION

Baignoires — Lavabos-toilettes — Chauffe-bains — Water-Closets — Offices et Cuisines
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE GÉNÉRAL SUR DEMANDE



NETTOYAGE PAR LE VIDE

de la Loge de M. le Président de la République, à l'Opéra

Société française du VACUUM CLEANER, 11, rue St-Florentin, Paris. — Téléph. : 252-02

A LA PAIX

34, Avenue de l'Opéra

GÉO. ROUARD

Téléphone 235-91

PORCELAINES

FAIENCES

CRISTAUX



Assiette, 1 fr.



Crémier, 2 fr.



Théière, 9 fr. 75



Cafetière, 5 fr.



Sucrier, 3 fr. 50



Filtre, 14 fr.



Tasse à café, 1 fr. 50



Tasse à thé, 2 fr.



Déjeuner, 2 fr. 75

DERNIÈRE CRÉATION DE LA MAISON

Catalogues CRISTAUX et GALLIA MÉTAL sur demande



Photo Henri Veuvel.

LE PRÉSIDENT HÉNAULT
(M. Bour)

LA MARQUISE DE CIVRAC
(Mlle Léonie Yahue)

UN COIFFEUR
(M. Lovet)

L'ABBÉ FOIX
(M. Daulbry)

LE PRINCE DE ROHAN (M. Rivorys)

Décor de M. Godard.

THÉÂTRE DES BOUFFES-PARISIENS. — L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE. — ACTE II

